

# Les amitiés particulières

Autor(en): **Peyrefitte, Roger**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **15 (1947)**

Heft 11

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569695>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Les Amitiés particulières

de Roger Peyrefitte, Edition Jean Vigneau

*Je connus cet enfant, mon amère douceur,  
Dans un pieux collège où j'étais professeur  
Ses dix-sept ans mutins et maigres, sa réelle  
Intelligence, et la pureté vraiment belle  
Que disaient et ses yeux et son geste et sa voix,  
Captivèrent mon cœur et dictèrent mon choix  
De lui pour fils...*

(Verlaine à Lucien Létinois)

Ce roman qui, à notre humble avis, a quelques longueurs, nous montre la vie dans un collège religieux. Les professeurs, des prêtres, connaissent peut-être mieux que quiconque, mieux que les parents, mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes, leurs jeunes élèves, des garçons entre 12 et 16 ans. Ceux-ci, sous l'influence d'un mysticisme religieux et de la lecture des poètes antiques, ouvrent leurs yeux à la vie. Des amitiés naissent et ce sont souvent... des amitiés particulières.

Nous y voyons un Georges de la Sarre, jeune homme de 15 ans, fils unique d'une famille noble, garçon studieux, excellent élève, mais vaniteux et fourbe, s'éprendre du plus bel enfant du collège, le jeune Alexandre Motier. Ce dernier, 13 ans à peine, voit dans l'amour naissant s'ouvrir devant lui quelque chose de grand et de pur. Il brave tous les dangers pour briser enfin sa jeune existence contre les rochers de l'incompréhension et de la trahison.

La rédaction.

La veille du départ pour les vacances, il y eut, au salut, une cérémonie traditionnelle: la bénédiction de l'agneau.

Un des enfants de chœur attirait l'attention générale en portant dans ses bras, comme une offrande, l'agnelet que l'on consacrait au nom des élèves, et que, disait-on, les professeurs mangeaient le lendemain.

La maîtrise chantait un cantique dont tout le monde reprenait le refrain.

Ce soir même, le maître de chapelle avait fait changer les places dans la division des grands, afin que les voix fussent mieux groupées à la rentrée, et c'est ce qui valait à Georges, accompagné de Lucien, d'être désormais au premier banc, en qualité d'alto.

On eût dit qu'il occupait cette place surtout pour mieux voir: il contemplait celui qui présentait l'agneau.

C'était un enfant d'une extraordinaire beauté, âgé de quelque treize ans. Ses cheveux blonds couronnaient ses traits réguliers de la fantaisie de leurs boucles. Un sourire errait sur son visage, d'un éclat miraculeux. Comme l'agneau mystique de la gravure qui était chez le père Lauzon, il semblait s'offrir lui-même à l'adoration. La courte robe rouge laissait paraître ses jambes nues.

Georges, certes, l'avait remarqué depuis longtemps, de l'autre côté du chœur, au premier rang des petits. Il l'avait découvert peu de jours après la rentrée, en servant la messe à côté de Lucien — la messe qui devait placer sous la protection de saint Tarsicius son

amitié pour Lucien. Près du supérieur qui distribuait la communion, Georges tenait la patène, et entre tous les visages éclairés par le reflet de ce miroir doré, il avait été frappé de celui-là. Mais ensuite, il n'avait aperçu l'enfant que de loin, soit à la chapelle, soit au refectoire. Il l'avait toujours admiré, mais comme un être inaccessible, et n'avait jamais pensé à lui, étant d'ailleurs absorbé par Lucien. Maintenant, il lui semblait que cet enfant et lui étaient destinés à se connaître et qu'un lien caché venait déjà de les unir. Le fait qu'on les eût rapprochés ce soir dans de telles circonstances, et que désormais ils dussent être vis-à-vis, lui sembla de bon augure.

Il demanda à Lucien qui était ce garçon, dont il ignorait même le nom: c'était le frère de leur camarade Maurice Motier, il était en cinquième.

Georges n'avait jamais eu tant de plaisir que le lendemain à se trouver à la messe. Il voyait face à face celui qui ferait l'ornement de toutes ses journées à Saint-Claude, puisqu'elles commençaient toutes par lui. Le secret serait un charme de plus. Georges s'était promis, en effet, de ne rien dire de cela à Lucien. D'ailleurs, que ce fût à la lumière de la Sainte Enfance ou de l'amitié d'André, ce dernier pourrait-il comprendre un culte à la fois passionné et platonique?

Georges bénissait aujourd'hui la coutume du collège qui faisait communier ensemble petits et grands, banc après banc, pour les réunir ainsi dans une sorte d'hommage commun. Il se leva assez ému. L'enfant avait l'air de venir à sa rencontre. Ils ne furent séparés que par Lucien.

A la gare, l'après-midi, Georges déploya beaucoup de stratégie en vue d'amener Lucien à choisir le wagon où l'enfant venait de monter, mais il ne put trouver place à l'intérieur de son compartiment. Ensuite, il n'osa plus aller seulement dans le couloir. Il avait beau avoir en poche tous les tableaux d'honneur du trimestre, il eût été intimidé par ce mince écolier, comme il l'était de voyager en troisième classe. Il l'avait d'abord recherché, et, à présent, le redoutait. Il avait perdu sa hardiesse à l'idée d'être si près de lui, en liberté. Pourtant, quand on arriva à S..., où il savait que Maurice habitait, il regarda par la portière. L'enfant s'éloignait gaiement, entre Maurice et le père Lauzon.

\*

Le lendemain, à la messe, l'enfant jeta un coup d'oeil: il avait reconnu, évidemment, le héros de la veille. Il savait son nom, et même son prénom, puisque la proclamation académique n'omettait rien; et si, par chance, il s'appelait Georges, peut-être qu'il faisait, lui aussi, le rapprochement de leurs prénoms. Mais, en face de lui, Georges se disait bien autre chose: c'est que, tout à l'heure, à la communion, se ferait un rapprochement plus intéressant, celui de leurs personnes.

Georges avait espéré se signaler à son attention en s'inondant les cheveux de lavande, mais que faisait la lavande à un enfant qui communiait de tout son coeur? C'est ce dernier qui était dans le vrai,

en ne pouvant supposer qu'on osât se servir, à des fins suspectes, d'un pareil lieu et de pareils instants. Georges lui-même avait eu quelque mal à s'endurcir sur ces scrupules. „Mais, se dit-il, qui veut la fin veut les moyens.“ Ce n'était pas sa faute: il n'y avait que ce moyen-là. Néanmoins, il se demandait si l'enfant raisonnerait comme lui, et il craignait de scandaliser au lieu de séduire. Maintenant, il attendait chaque communion avec anxiété. De nouveau, le plaisir espéré s'était changé en tourment.

Le mercredi, Georges avait frôlé le coude de l'enfant en soulevant la nappe, et recommencé le lendemain d'une façon plus caractérisée. Il se sentait vexé que l'on continuât d'ignorer sa présence.

Le vendredi — c'était le 10 février, il nota le jour — il s'était promis d'avoir raison de tant de gravité. Cette sorte de résistance l'exaspérait. Il avait décidé de voir enfin qui serait victorieux. La lutte était ouverte entre l'ange gardien et l'Amour de Thespies.

Avant la communion, il contemplait, avec une tendresse ironique, cet enfant absorbé par ses patenôtres et ne perdant pas une syllabe de la messe de sainte Scholastique, vierge. Ah! on allait l'asticoter, le jeune écolier vierge! Puisqu'il avait toujours l'air de tenir son agneau, on le lui ferait lâcher d'un bon coup.

Georges pressa fortement de son bras l'enfant qui venait de s'agenouiller à côté de lui. Il s'était cru plein de sang-froid et fut effrayé de s'être permis ce geste qu'il avait imaginé moins troublant. Celui des matins précédents était peu de chose, l'insistance de celui-ci le rendait presque sacrilège. Il tardait à Georges d'avoir regagné son banc pour se mettre le visage entre les mains, suivant le rite du respect, et observer entre ses doigts. L'enfant était sans doute rouge de confusion.

Comment! il était en prières! C'était donc un pur esprit! On ne pouvait émouvoir que des êtres de chair. Le sacrilège avait fait long feu. Mais avant que Georges eût réfléchi davantage sur cet événement, il vit l'enfant se découvrir les yeux et le regarder. Ce regard marquait l'étonnement — et un étonnement sans bienveillance. On s'était mépris manifestement sur la démonstration de tantôt: on jugeait M. de Sarre assez mal élevé. Bien que déçu, Georges se réjouit que la réaction n'eût pas été plus profonde. Cela le libérait.

\*

Georges se mit aux aguets près de la porte. Il doutait que ce qu'il espérait fût possible. Au réfectoire, Alexandre avait bien fait un signe d'acquiescement, mais on lui refuserait peut-être la permission de s'absenter; peut-être qu'il était puni. S'il venait, suivrait-il l'allée, où l'on risquait de l'apercevoir? Connaissait-il le sentier, qui était plus discret, mais l'obligeait à un détour?

Soudain, Georges, le coeur battant, entendit un pas dans cette direction. Et l'enfant apparut, aérien, gracieux, comme s'il s'était posé par enchantement au bord de la terrasse. Il était toujours aussi naturel, aussi calme. Il semblait accomplir une démarche fort simple.

Pourtant, à peine entré, il grimpa au haut des gradins, semblant hésiter encore à se laisser approcher. Il devait bien avoir conscience

que cette réunion était quelque chose de plus dans leur amitié.

Georges le suivit, entre les vases, et s'assit à la marche au-dessous, près de ses jambes nues. Il n'imaginait pas de pouvoir lui dire quoi que ce fût; les paroles auraient détruit un charme. Il regardait ces genoux qu'étoilaient des cicatrices, souvenirs de cette existence de jeune garçon qui prenait une autre tournure aujourd'hui.

Il appuya la tête sur ces beaux genoux. Il aurait voulu dormir ainsi, mourir ainsi. Toute sa vie n'avait été faite que pour cet instant. Puis il se haussa un peu jusqu'à la poitrine. Quelle surprise! Ce calme admirable n'était qu'extérieur: le petit cœur battait à grands coups, comme celui de son ami. Il fallait répondre à cet appel charmant: Georges se releva et vint se placer à côté d'Alexandre joue contre joue. Il s'imprégna de ce visage, s'écarta afin de mieux le contempler. Il le trouvait si merveilleux qu'il n'osait lui donner un baiser.

Voyant au cou de l'enfant une chaînette d'or, il la retira et contempla la médaille qui s'y trouvait suspendue. Elles étaient tiédies l'une et l'autre par sa chaleur secrète, et, comme pour y ajouter sa propre chaleur et ses propres secrets, Georges les baisa longuement.

\*

Depuis si longtemps séparés, Georges et Alexandre étaient enfin réunis dans la serre. Tout de suite, l'enfant aperçut la mèche blonde que l'on avait mise au jour en son honneur. Il comprit cette allusion galante, car il dit en riant:

— Quelle gentille idée!

— Moi aussi, j'ai pensé à quelque chose, dit-il, quelque chose que nous avons à accomplir: échanger un peu de notre sang, toi et moi. Ainsi nous serons unis pour toujours.

Il tira un canif de sa poche, retroussa une de ses manches, et se fit au bras une légère incision: quelques gouttes apparurent. Il s'approcha de Georges, afin de les lui faire boire. Puis il lui tendit le canif, et ce fut son tour de goûter au sang. Côte à côte, ils restèrent un moment silencieux, pendant que se cicatrisait la coupure.

Georges était bouleversé par cette scène, dont la rapidité n'avait pas amoindri la valeur à ses yeux. Ses idées lui semblaient bien pauvres au prix de celles de l'enfant. Il avait honte de son Juventius: il n'aurait pas osé ajouter de vrais baisers à ce que venait de faire Alexandre. Il était surpassé en imagination, mais ne s'en plaignait pas. Il était dans le ravissement d'avoir un tel ami.

\*

Georges,

C'est comme aux vacances de Pâques: je me suis juré de t'écrire et je t'écris. Mais ce n'est pas facile. Nous sommes tellement surveillés!

D'une manière ou d'une autre, il faut tenir bon jusqu'au bout. Toi, tu as imité de nouveau le roseau — et d'ailleurs, je t'admire, je n'arriverais pas à faire ce que tu fais — mais tu peux être sûr que je résisterai mieux que le chêne. Lauzon s'imagine me faire plier, en m'annonçant que je ne reviendrai pas à Saint-Claude et, de

plus, il m'a retiré mon rôle de page dans la pièce. Bientôt, nous lui jouerons notre pièce à nous, qui le délivrera de nos histoires. Il sait beaucoup de choses — je peux enfin le braver loyalement — mais il ne sait pas que nous avons fait le serment de ne jamais nous quitter. L'heure est venue de le lui apprendre. Puisqu'on a résolu de nous séparer, nous allons nous rejoindre pour toujours en nous échappant. Que c'est beau: pour toujours! Pour toujours, loin de tous ces gens-là. Pour toujours unis par notre sang. Pour toujours te redire:

Toujours.

Alexandre.

\*

Jamais Georges n'avait été si heureux d'examiner un journal. Lui qui n'en regardait aucun, parce qu'il trouvait leurs histoires sans intérêt, il était reconnaissant à celui-ci de consigner la sienne et d'y faire penser en ce moment l'enfant qui en était le héros. Cette petite chronique arrangeait ses affaires.

Georges jeta un coup d'oeil sur les articles des autres pages, et au dos de celle où se trouvait la notice relative au collègue, il aperçut les „Faits Divers“.

A l'instant, il lui sembla que son coeur s'arrêtait de battre. Ces lignes lui brûlaient les yeux:

#### UN ENFANT S'EMPOISONNE ACCIDENTELLEMENT

S... , 14 juillet

Hier après-midi, le jeune Alexandre Motier, âgé de douze ans et demi, a absorbé un toxique violent qu'il avait pris pour un remède. Le malheureux enfant, victime de son erreur fatale, n'a pu être rappelé à la vie.

Georges leva la tête et regarda autour de lui, comme s'il doutait de la réalité. Les objets étaient à leur place: „Le garçon bleu“ et „Le garçon rouge“ dans leurs cadres, le lit défait, le veston au dossier du fauteuil, le bouquet au milieu de la table, près du plateau du petit déjeuner, avec la tasse de porcelaine frangée de chocolat et la pampelousse vide où était plantée la cuillère.

De nouveau, Georges porta les yeux sur le journal. Ce qu'il venait de lire s'y trouvait toujours. C'était le plus important des faits divers, celui qu'on avait mis le premier, à la place de choix, avant: „Un banquier malhonnête“ et „Moto contre auto“. Et de l'autre côté de la page, se voyaient la distribution des prix, la bénédiction de Monseigneur, la promesse d'excellentes vacances, le nom de Georges au titre de l'excellence et de la diligence. Alexandre, lui aussi, avait son nom dans le journal. Les deux articles se répondaient l'un à l'autre. On les avait fait attendre, semblait-il, pour ne pas les séparer. Derrière les lauriers de la fête de Saint-Claude, s'élevait ce mince cyprès. La comédie avait été remplacée par un drame.

---

Du même auteur vient de paraître „Mademoiselle de Murville“, roman qui peut être fourni ainsi que „Les Amitiés Particulières“ par la rédaction au prix de revient.